

Recherches sociographiques



Réginald GRÉGOIRE, Gaston TURCOTTE et Guy DESSUREAULT,
*Étude de la pratique professionnelle des enseignants et
enseignantes de cégep, ou l'autre cégep*

Marc Chabot

Volume 27, Number 3, 1986

Les cégeps vingt ans après

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056240ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056240ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chabot, M. (1986). Review of [Réginald GRÉGOIRE, Gaston TURCOTTE et Guy DESSUREAULT, *Étude de la pratique professionnelle des enseignants et enseignantes de cégep, ou l'autre cégep*]. *Recherches sociographiques*, 27(3), 529–531. <https://doi.org/10.7202/056240ar>

COMPTES RENDUS

Réginald GRÉGOIRE, Gaston TURCOTTE et Guy DESSUREAULT, *Étude de la pratique professionnelle des enseignants et enseignantes de cégep, ou l'autre cégep*, Québec, Conseil des collèges, 1985, 138p. (« Études et réflexions sur l'enseignement collégial », 1985-1986.)

Le plan de travail de ce document publié par le Conseil des collèges est fort simple :

- a) les occupations qui composent l'activité professionnelle de l'enseignant ;
- b) l'enseignant et l'enseignement comme tel ;
- c) les soutiens logistiques dont dispose l'enseignant ;
- d) les relations professionnelles de l'enseignant avec l'organisation cégépienne.

C'est donc dire que les chercheurs ont fixé leur attention sur l'enseignant au cégep et cela presque exclusivement. Bref, sur ceux qui, disait-on encore récemment, avaient pour mission de former les générations à venir. « Le nombre d'enseignants à rencontrer a été fixé à un minimum de 200 et il a été convenu que l'on procéderait à leur sélection à partir d'un échantillonnage rigoureux. » (P.6.) Les chapitres 1 et 2 du document expliquent longuement la méthode de l'enquête. Mais je laisse à d'autres le soin d'en faire la critique ou l'épistémologie, car ce qui va m'intéresser surtout ce sont les résultats de cette recherche.

« Dans le cours ordinaire des choses, la première activité de l'enseignant consiste à dispenser de l'enseignement » (p. 44), peut-on lire dans le Décret gouvernemental qui est actuellement en vigueur à la place d'une convention collective. C'est un truisme. Tout cela est dit avec sérieux et probablement honnêteté, mais sans tenir compte du fait qu'on ne peut pas dispenser un enseignement qui n'est pas préparé. On ne peut pas dispenser un enseignement sans en vérifier les effets (évaluation-correction), sans prendre le temps de rencontrer ceux qui dispensent le même enseignement que vous, sans rencontrer aussi ceux qui écoutent. C'est ce que tout le monde devrait savoir et cela à tous les niveaux de la hiérarchie scolaire. Mais c'est ce qu'on oublie le plus facilement aussi. Or ce rapport, pour une fois, tient compte de tout cela, même si, depuis quelques années, on se fait un plaisir de répéter partout qu'un professeur de cégep c'est un individu qui n'a qu'à se présenter en classe douze à quinze heures par semaine. Même le rapport des Sages (Gobeil, Lortie et cie) n'a eu ni la sagesse, ni la volonté de vérifier les faits. On s'amuse à dire que tout le monde travaille sauf les enseignants, comme si c'était le seul moyen qu'on avait trouvé pour valoriser son propre travail, comme si les professeurs de cégep n'étaient rien d'autre que des « dispensateurs d'enseignement ».

La présente étude a le mérite, et ce n'est pas le moindre, de nous présenter les faits. On démontre clairement que les occupations professionnelles sont plus nombreuses que ne le dit la rumeur publique. On relève ainsi pas moins d'une quarantaine d'activités qui peuvent faire partie

du travail d'un professeur. Parmi ces activités, il y a celles qu'on peut nommer « la vie avec les autres membres de la communauté cébécoise ». Le rapport indique clairement que cette vie n'existe pas ou n'existe plus. L'ensemble des professeurs ne croient plus en l'administration locale pour résoudre un problème, pas plus d'ailleurs qu'au syndicat. Professeurs, administration et syndicat semblent ne jamais se rencontrer ou très peu. Quand cela arrive, on ne croit plus en l'idée que quelque chose peut se produire. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les professeurs croient encore en leur département respectif. Même si le rapport nous apprend que 73% d'entre eux admettent qu'il y a là aussi des tensions. On s'accroche à ce qu'on peut.

Depuis cinq ou six ans, les professeurs savent fort bien qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Ils ne peuvent plus croire au « discours pédagogique » des administrateurs et probablement encore moins aux discours mi-prolo, mi-misérabiliste des syndicats. Une enquête qui porterait uniquement sur « la pratique professionnelle » des administrateurs ou du syndicat nous apprendrait peut-être la même chose. Quoique dans ces milieux on soit plus « politique », c'est-à-dire plus proche du mensonge et de la stratégie. On sait très bien qu'une administration locale peut actuellement rognier sur des budgets de bibliothèque et en même temps se payer le luxe d'acheter des pots d'eau thermos pour chaque directeur de service. Aucune rationalité ne tient dans ces milieux. Dans le domaine syndical, on défend n'importe quoi pour n'importe quoi ; il suffit après tout d'avoir de bons avocats et de trouver le moyen de faire traîner un grief jusqu'à l'écœurement total.

Pour qu'un minimum de rationalité revienne, il faudrait quelque part un consensus. Plus rien n'est questionné, plus rien n'est questionnable. Une nouvelle idée, un défi, un projet, tout cela sera vite écrasé par le décret ou par nos rassurants « droits acquis ».

L'étude de Grégoire, Turcotte et Dessureault est claire à ce sujet : les professeurs ne croient plus en rien. Ils sont brisés, ils se savent brisés et il semble bien que toute pudeur soit maintenant disparue à ce sujet. On ne se retient plus pour dire ce qui est vécu et ressenti. N'allez pas croire que le ton pessimiste du texte s'éloigne du réel à force d'assombrir délibérément l'état des choses. Quand on enseigne soi-même dans un cégep, on se réjouit qu'enfin tout soit dit aussi crûment. À la lecture de cette étude, on se réjouit d'apprendre qu'on n'est pas fou, que nous nous rejoignons tous sur l'essentiel.

Il ne faut donc pas s'étonner que les auteurs du document ne proposent absolument rien pour améliorer la situation. La démission va jusque là. On ne sait plus ce qu'il faut faire.

« D'un côté, les enseignants interviewés décrivent un cégep qui n'est certainement plus une utopie mobilisatrice et qui, dans son fonctionnement concret, n'est pas, non plus, une institution viable à moyen ou à long terme. De l'autre, ces enseignants laissent deviner leur solitude et le sentiment d'impuissance qui les habite, impuissance multiple, car on évoque aussi bien, dans ce contexte, les étudiants et les collègues que l'administration et le public. » (P.132.)

C'est un peu comme si les auteurs s'étaient penchés au-dessus d'un précipice. Ils font un constat : c'est profond, très profond. Et comme il faudrait descendre (pour mieux voir encore), comme il faudrait des outils et du pouvoir pour intervenir, ils ne proposent rien. On se contente d'observer. Ne nous enseigne-t-on pas partout à être de plus en plus des spectateurs passifs ? Et puis, le malheur des professeurs ça se consomme comme un détournement d'avion, une famine, une catastrophe nucléaire. Évidemment ça ne fait pas la manchette à la télé (c'est brûlé comme sujet...), mais ça peut encore se bouffer comme dessert, en écoutant sa musique préférée tout en tournant les pages de l'étude.

Peut-être qu'ils ont raison de ne rien proposer. Rien ne peut nous assurer qu'il y aurait quelque part quelqu'un pour y voir. Alors que faire ? Remplir le précipice avec des bonnes intentions ? Jeter des câbles pour permettre à quelques-uns de remonter ? Pousser les syndicats et l'administration dans un trou qui n'est pas le leur ? Convaincre l'État de ses responsabilités ?

Non ! Non ! Il faut lire jusqu'à la dernière ligne :

« Au cours des entrevues, la dernière question que nous posions aux enseignants portait justement sur leur avenir; nous leur demandions comment ils voyaient leur avenir professionnel. L'un d'entre eux, inquiet comme beaucoup d'autres, a ainsi résumé sa vision personnelle: "Ce qui me conserve, entre autres, malgré tout, c'est que je sens qu'il y a quelque chose à faire là." Notre souhait le plus vif est que ce rapport aide cet enseignant, ses collègues, de même que toutes les personnes et toutes les institutions concernées, à découvrir ce en quoi consiste ce "quelque chose" et qu'ils puissent tous, un jour, ensemble et "là" même, le "faire". » (P.133.)

Donc, personne ne sait, tout le monde s'en doute et le Québec tout entier s'en fout. Comme conclusion: du style. Mais poussons plus loin encore, n'ayons pas peur des mots. Je pense que les professeurs de cégep savent très bien que ce n'est pas fini, qu'on n'a pas encore tout vu. Nous savons tous que la rationalité économique est désormais la mesure de toutes choses. Que l'impuissance et la solitude n'arriveront jamais à être comptabilisées dans ce modèle-là. Que voulez-vous qu'on ajoute? on attend encore le pire. Car le mépris non plus ça ne se comptabilise pas, mais nous en paierons tout de même la facture.

Marc CHABOT

*Département de philosophie,
Collège François-Xavier-Garneau.*

Pierre CÔTÉ, *Le vécu, la pratique et le concret dans l'enseignement collégial. (Des étudiants expriment leurs besoins et proposent des solutions)*, Québec, Conseil des collèges, 1985, 104p. (« Études et réflexions sur l'enseignement collégial », 1985-1986.)

Le Conseil des collèges a commandé une série d'études sur la condition étudiante, dont ce rapport de Pierre Côté. Celui-ci a interviewé trente-trois étudiants des secteurs général et professionnel de cinq collèges publics, répartis en quatre groupes engagés dans une forme de pédagogie concrète et trois groupes témoins. L'auteur essaie de rendre compte, le plus fidèlement possible, des propos tenus par les étudiants et c'est l'intérêt premier de ce rapport. Forcément exploratoire, l'enquête n'en est pas moins valide, comme le démontre assez bien l'auteur par la convergence de ses résultats avec trois recherches d'envergure qui ont touché une dizaine de milliers d'étudiants du réseau collégial. Elle devrait intéresser les professeurs, les chercheurs en éducation et tous ceux qui sont préoccupés par les questions de formation.

Les collégiens parlent justement de la formation reçue dans les cours. Essentiellement, quel que soit le groupe, ils disent comprendre les professeurs quand ceux-ci ont une pédagogie concrète. Cela n'équivaut pas pour eux à de l'enseignement pratique, souligne fort heureusement l'auteur. Car la distinction est de taille. Un cours théorique peut être concret et un cours pratique, abstrait. « Pour les étudiants, une activité pédagogique sera concrète lorsqu'ils sont *actifs, autonomes* et *responsables*. » (P.9.) En d'autres mots, c'est une pédagogie qui fait des liens avec leur réalité vécue, qui les enrichit d'exemples et de travaux d'application et qui développe l'interaction en classe.

« Cette requête remet en question le rôle "traditionnel" d'un professeur dispensateur de connaissances à l'aide d'une formule magistrale, ce qui permet peu aux étudiants d'acquérir ce savoir par eux-mêmes. En fait, ce que désirent les étudiants ce n'est pas de gagner plus de pouvoir sur leurs professeurs mais bien de tendre à gérer eux-mêmes leur démarche d'apprentissage. » (P.29.)

L'auteur passe ensuite en revue trois théories éducatives (les approches développementale, expérientielle et macro-sociologique) pour étayer ses résultats. Il remet partiellement en question la